

Discours prononcé el 1946 à l'Institut Français de Barcelone

Monsieur le Consul Général,  
Mesdames, messieurs,  
Mes chers amis,

L'usage veut que la distribution des prix s'accompagne d'une dernière leçon, d'une leçon, au vieux sens du mot, « solennelle ». Je ne pouvais choisir qu'une leçon d'histoire. J'ai voulu qu'il s'agît d'une histoire proche de la vie.

Il n'y avait pas contradiction. L'histoire est accumulation d'expériences humaines. Une expérience peut être de notre temps, avoir été la trame de notre vie, une heure de notre personne, et avoir aussi valeur « historique », pourvu qu'elle ne soit pas platement, inexorablement individuelle, pourvu qu'elle soit liée à des réalités plus vastes que nous pourvu qu'elle soit UNE PARMIS DES MILIONS d'expériences semblables, pourvu qu'elle vaille, en un mot, « statistiquement ».

En ce sens, hélas, entre 1939 et 1945, le témoignage le plus historiquement valable, parce que le plus étendu, ne pouvant être celui des morts, sera celui des captifs. Avec l'odeur des charniers, l'odeur des prisons est devenue familière. L'exception (et sans doute la moins honorable) ce fut alors sinon de n'être point prisonnier, au moins de ne pas risquer de le devenir – à chaque minute.

Naguère, si quelqu'un vous abordait dans la rue pour vous dire : « ne vous ai-je pas connu en prison ? Je n'ose imaginer comment se terminait la rencontre. Aujourd'hui, que l'homme ait nommé le Cherche-Midi ou Fresnes, Nuremberg ou Lubeck, Compiègne ou Belsen, Argelès-sur-Mer ou Miranda de Ebro, vous savez qu'il vous a fait un honneur, puisque le caractère des prisons de ce temps fut que les prisonniers, plus que leurs gardiens, y représentaient les hautes valeurs humaines...

Soldats vaincus parce que leur pays n'avait pas aimé la guerre, soldats improvisés, puis désarmés, de la liberté, femmes et enfants fuyant les terreurs, races persécutés, patriotes martyrs, cette immense procession de captifs aura incarné une humanité piétinée, souffrante, abaissée, parfois, supérieure toujours à celle que recouvrait de triomphants uniformes, barrières en vérité plus infranchissables que les barbelés et que les murailles, entre l'HOMME et la LIBERTÉ.

Définir la vraie liberté – la définir au plus intime de soi – telle est peut-être la première leçon que propose à l'homme captif l'entrée dans la vie captive. C'est sans préméditation aucune, je vous l'assure, sans orgueil, et sans avoir d'avance nommé Epictète, que j'ai soudain, le jour même de cette entrée, senti la liberté si semblable à celle dessinée par les vieux stoïques : est libre, à tout instant, qui se sent supérieur aux liens qui l'enchaînent, aux hommes qui ont noué ce liens. « Supérieur »...comme je n'aimerais pas ce mot s'il s'agissait de moi-même. Mais, la plupart du temps, il s'agissait de la France par des sus moi, bien qu'à travers moi et en moi. Laissez-moi vous conter comment dans mon premier contact avec ses temporaires vainqueurs, il m'arriva de me sentir, de la sentir, parfois plus enchaînée, et parfois plus libre.

Au matin du 16 juin 1940. Nous nous étions battus depuis quatre jours. Aux défilés de l'Argonne comme en 92. De buisson en buisson, comme en **XXX(2)**. Dans les tranchées improvisées, comme en août 1914. Naïfs, nous croyions avoir fait assez bien notre métier de soldats, rempli nos missions, obéir aux ordres. Et nous nous étonnions seulement de ce que la guerre moderne fût aussi simplette. Mais d'heure en heure nos illusions s'étaient dissipées. Ce n'était pas sur nos fusils qu'avait reposé le sort de la lutte. Un ravitaillement manqué, une liaison coupée, un chef qui ne répondait

plus. Et nous savions qu'à vingt, cinquante, cent kilomètres derrière nous, sur toutes les grandes voies, sur toutes les routes, défilait les colonnes motorisées ennemies, morcelant nos formations, se riant de ce qu'elles laissaient derrière elles. Le bataillon restait seul. Puis la compagnie. Nous dûmes tenter, par groupe de six ou sept, de franchir subrepticement l'immense réseau, vers d'hypothétiques lignes organisées.

Et voici qu'après une nuit de marche, à l'orée d'un bois et dans le brouillard qui nous les avait cachés, bondissent sur nous deux-cents géants blonds, demi-nus, si semblables à ceux que les écrans, depuis sept ans, faisaient défiler devant le monde comme une menace, brandissant leurs mitraillettes dernier modèle, et dansant comme une danse du scalp. Bonnes sauvages d'ailleurs, et nous expliquant (les pauvres !) « Krieg fertig », la guerre est finie : pour vous tout de suite, pour nous pur trois semaines...le temps d'obliger l'Angleterre à capituler ! A distance, je cherche à reconstituer l'humiliation de cette minute. Violente, certes, comme un coup de poing au visage, mais surprise toute physique, toute extérieur après tout, celle du boxeur qui va au tapis, sans savoir encore si c'est pour le compte. Ou celle de l'enfant qu'un camarade plus fort roule à terre, et qui s'entend dire : ne pleure pas ! Or telle eût bien **xxx** être aussi l'humiliation de la France aux mêmes journées, si certains n'avaient eu intérêt à l'interpréter d'autre sorte. Humiliation de **xxxx** battu, mécontent de son entraînement, mais non de son cœur. C'est avec la résignation qu'eût commencé la défaite.

Quelques minutes plus tard, je le sentis assez bien. Deux des jeunes vainqueurs, ayant, en signe de respect, passé leurs vareuses, venaient à conserver avec moi. Ils avaient appris de mes hommes que j'habitais à Paris, et que j'étais un sorte de « Herr Doktor ». Ils avaient donc me dire, dans un français appliqué, comment ils avaient interrompu en juin 39 leurs cours de Sorbonne, et comment ils comptaient les reprendre en octobre 40, dans une France enfin consciente de la place spirituelle que son passé lui réservait naturellement, dans d'Europe régénérée. Je me tus. Fallait-il vraiment que notre chute s'accompagnât de ces coquetteries intellectuelles ? Des Français s'y laisseraient-ils prendre, et serait-ce vraiment fini ? Serions-nous la Grèce captive tentant d'enserrer dans sa rhétorique son vainqueur farouche ? Hélas, après Corinthe, la Grèce est morte. Nations de luxe ? Je refusais d'avance la littéraire consolation. Mais l'insolente condescendance de cet hommage m'avait plus profondément atteint que la défaite physique, et que la danse du scalp.

Une heure plus tard, allait m'assaillir une autre sorte de doute. Dans la sacristie de l'église du village, murée et transformée en cellule à mon intention, entra un vieil homme. Celui-là n'avait rien d'un athlétique Siegfried. Vieux sergent, vieux combattant de 14, vieux maître d'école des bords du Rhin, il eût pu être l'oncle de Jean-Christophe. Humainement, simplement, il venait me dire : lui aussi avait été un vaincu, un prisonnier, un jour de 1918. Ces moments-là passaient. Retours du destin, choses de la vie...Devinant que sur moi pesait l'ennui des premières solitudes, il m'apportait la bibliothèque du curé du lieu, un curé lorrain ! C'était une bibliothèque des lendemains d'une autre défaite, celle de nos grands - pères. Récits de charges, pantalons rouges, "ils étaient trop"... , espoirs de revanche. J'étais un peu accablé. Pourquoi ce jeu décevant ? Pertes, gains, amours - propres déçus et vengés, et de nouveau déçus. Et toujours sur de pauvres hommes. Peut-être, en cinq ans de captivité, ai-je touché à ce moment-là le fond de l'attitude vaincue. En doutant des raisons de supporter mon malheur des raisons de maudire mes maîtres passagers, des raisons de surmonter la défaite.

J'ose dire « heureusement », à cette minute, on vint me chercher. Pour un interrogatoire. Et j'allais prendre contact avec le véritable ennemi. L'individu ? Non point. C'est notre semblable. La race ? On peut douter de la validité du concept. Non,

c'est du contact avec le système, avec le phénomène historique, que j'allais sortir délivré de la résignation et du doute, c'est-à-dire presque libre déjà.

La salle de ferme avait été transformée en bureau d'état-major. Un modèle d'état-major. Un bijou d'état-major. Un morceau d'exposition, un décor de Jouvet pour Knock militaire. Tapisserie de cartes multicolores, dactylographes silencieux, rangées de téléphones étincelants, mystérieux appareils. Et le maître des lieux! Jamais cinéaste ni caricaturiste n'en en rêvé de plus magnifique. Le ceinturon énergiquement bouclé sur le ventre rond, la décoration abondante, le monocle irrésistible, la crâne net, le silence calculé et plein de mépris. Sans un mot mais pour moi, la radio est ouverte; dernières nouvelles: Paris est pris, Verdun est pris. Un geste indique: ce sont bagatelles. Tanger est pris en main de l'armée espagnole: on fait l'honneur d'un sourire, d'une note sur un carnet à cette nouvelle moins attendue. C'est assez: je suis amené devant une carte; Besançon est dépassé, Lyon peut-être. On m'interrogera, mais c'est du luxe pur. A chaque refus de répondre, il y a plaisir à me démontrer la vanité de ma précaution. Des livres depuis longtemps imprimés, belle toile rouge, commodes index - on déduit tout: les divisions, les secteurs postaux, même les noms des chefs subalternes. Quelle machine admirable! La supériorité est établie. La démonstration est faite. Alors, comme au théâtre, le ton se détend.

Maintenant, on va parler d'homme à homme. Je suis professeur d'histoire? Je peux donc mesurer la profondeur de la défaite de mon pays. Décisive cette fois, et définitive. A ce moment, je pense au vieux sergent de la sacristie qui me disait: choses de la vie, à chacun son tour. Les sergents et les pauvres maîtres d'école auraient-ils un sens de l'histoire plus assuré que les colonels chefs d'état-major parmi leurs radios et leurs cartes? Je m'enhardis à dire: en histoire, monsieur le colonel, est-il une défaite définitive? Comment? Qu'ai-je dit? J'ose discuter? Espérer? Ne devrais-je pas savoir que mes hommes ne pensent pas comme moi, que le peuple français ne veut plus se battre, que les doctrines dissolvantes l'ont touché à mort, et que l'élite française se range près des vainqueurs? Que l'Angleterre est sans force, et notre ennemie? Que la Russie est définitivement liée, d'ailleurs militairement négligeable? Et enfin, dernier argument: par la fenêtre, dans la cour de la ferme, on me montre les prisonniers qui affluent: troupes coloniales: les noirs voisinent avec les blancs, le pain se partage, les cigarettes s'échangent. Pouah! Quelle lippe de mépris! « Voilà ce qui vous aura perdus, vous Français! Il vous a manqué l'orgueil de la race! ».

Le colonel s'avance sur le seuil, le monocle dominateur. Je regarde nos soldats. Et d'un coup, dans leurs yeux, je vois la vraie liberté. Elle est avec eux, avec moi, malgré les gardiens en armes, les mains nues, les uniformes déchirés, les visages souillés, l'aspect de déroute. La liberté est avec nous. Parce que ces hommes ont ri. Doucement, sans scandale. Mais ils ont ri. I r r e s p e c t u e u s e m e n t. I r r é v é r e n c i e e u s e m e n t. Irrévérence sacrée des Français!

Peut-être s'adressait-elle hier à leurs généraux, à leurs hommes d'état qui leur avaient préparé ce jour de défaite. Le lendemain, elle allait refuser de croire que le patriotisme se mesure au nombre d'étoiles, ou au feuillage d'académicien, sur la manche des habits. Sans ce refus, que fût devenue le patriotisme? Ce jour-là, elle claquait comme un soufflet sur la joue du vainqueur, si chamarré, si fort, si méprisant apparût-il au seuil de son jouet mécanique! Quel peuple rassurant, qui porte en soi cette critique de l'œil! Sur l'homme qui avait voulu m'éblouir, je n'aurais pas osé affirmer ma supériorité personnelle, et voici que je percevais clairement celle du peuple français.

Le petit état-major modèle, derrière moi, comme il fonctionnait bien encore, et combien il allait encore durer! Combien il allait encore briser d'hommes, de peuples! Mais dans le cerveau, dans le crane qui mania la machine, la petite erreur de calcul était

apparue: le mépris du peuple, les mépris des peuples. Mes hommes n'étaient pas avec moi? Mais ils m'associaient d'un sourire à leur première minute de gaieté depuis leur capture: « mon lieutenant, qu'est-ce qu'il vous a raconté, Eric Von Stroheim? Ils n'étaient pas « patriotes », ces paysans de la Creuse, ces métallos de Boulogne, ces employés de Montreuil? Ils ne confondaient plus la France avec leurs traditions, avec leurs espoirs? Quels diplomates bernés ou bornés, quels agents secrets ou discrets mêlés à de fausses élites, quels hebdomadaires abjectes avaient informé vos services, monsieur le colonel? Vous qui vous croyiez plus libres que nous, ce matin-là, n'étiez-vous pas plus prisonnier que nous, prisonnier de votre système? Peut-être aviez-vous inventé un monde à l'usage de fou les rendues aveugles, mais vous aviez fini par vous prendre vous-même au piège. Tandis que sur le visage de nos soldats captifs, avant l'acceptation de l'armistice, avant même le message de Londres, j'avais saisi la gage, sur des visages moqueurs, que la France saurait refuser de s'incliner devant la brutalité prétentieuse. Cinq ans je devais porter ce gage comme un espoir. Dernier contact, hélas. On m'entraîna ailleurs. Les leçons de la captivité allaient succéder à celles de la capture.

Rassurez-vous. Je m'arrêterai là. Je ne vous parlerai pas de la vide des camps telle que je l'ai vécue. On beaucoup dit sur elle. Et au fond il y a peu de chose à dire. Quatre-cents mètres carrés, mille hommes, cinq ans. La voilà résumée. Ne croyez pas que j'en méprise l'expérience. Mais je la crois, beaucoup moins que celle que je viens de conter, valable au delà de nous qui l'avons vécue.

J'entends que la vie des camps d'officiers aura été pleine de leçons personnelles que nous ne sommes pas près d'oublier: leçons spirituelles, leçons intellectuelles, leçons d'amitié. Mais je ne crois pas qu'elle nous donne beaucoup de droits à l'histoire. Car nous avons été mis hors de l'histoire. Dans nos camps, on a souffert, parlé, prié, pensé, peu agi. Dans ce milieu trop encastré dans la hiérarchie de notre société, il a fallu des mois, des années, pour oser se dire que le plus haut représentant de la lignée militaire française pouvait avoir tort contre un deux étoiles assez peu connu, et contre des bandes qui n'avaient pas consenti. Et pour admettre que le plus parfait des états-majors de tout l'histoire pourrait avoir tort un jour contre des industriels venus d'Amérique et contre des révolutionnaires professionnels formés au fond de l'Asie. Cela a pesé. Et puis, nos Universités de camp, nos clubs de xxxxx, nos magnifiques théâtres, comme ils nous ont servi! Comme ils ont été des affirmations de l'esprit, parfois efficaces. Mais comme trop d'entre nous, les ayant conçus comme moyens, les avaient un jour prises pour des fins ! J'aimais mieux, je l'avoue, ceux qui, sans négliger l'équilibre, faisaient silencieusement le métier de faussaire, dans l'espoir de passer jour la porte du camp, ou creusaient l'éternel tunnel qui devait aller vers la liberté. Façon hélas trop peu efficace de participer à la grand lutte française, à cet immense tunnel que la France combattante et l'action clandestine avaient creusé sous les pieds de l'occupant, pour un jour si brillamment ressurgir. Mais nos toutes petites actions de camp ne seront jamais que de la toute petite histoire. Ce n'est qu'en nous qu'elles auront laissé quelques traces, avec quelques cheveux blancs.

Et nous ne pourrons même pas parler, ayant souffert, au nom de la souffrance. Trop d'épreuves nous ont été épargnées. J'ai vu, en août 41, arriver après d'effrayants voyages, des femmes de Pologne et d'Ukraine avec leurs enfants morts sur les bras ; j'ai vu des milliers et des milliers de jeunes gens, russes, non combattants pour la plupart, laissés sans nourriture, entre les barbelés, pendant plusieurs jours, affamés jusqu'à manger de la terre et de herbes. J'ai vu les rares survivants d'un village de Pologne, vieillards et enfants, revenir du travail forcé, numérotés comme des forçats. J'ai vu enfin, le 23 avril 1945, des fantômes sortir du camp de Belsen, étonnés de ne

point pourrir parmi les cadavres. Je ne voudrais en aucun cas sembler comparer nos captivités à celles de ces martyrs.

Mais – leçon des premières heures que j’ai contées – il me semble que penser, que définir la vraie liberté, ce peut être la plus grande tâche des époques de servitude.

Garder la dignité sous le costume de l’humiliation, et refuser de s’en laisser imposer par un vainqueur parce qu’il a l’autorité et la force.

Refuser de croire la vie si parfaitement décevante que la clef qui grince dans la serrure de la cellule, la mitrailleuse sur le mirador, et la brute armée du fusil qui fait les cent pas, puissent être le signe dernier du monde.

Se vouloir, d’un effort passionné, continu, un peu moins dépendant que l’être dont on semble dépendre.

Voilà sans doute ce qui, durant des années, aura sauvé de l’abaissement final la meilleure partie des foules prisonnières. Voilà ce qui, en tout cas, aura sauvé la France captive. Elle a défini sa liberté, et elle en a accepté l’exigence. Son peuple a vu clair. Il a démasqué les faiblesses de l’adversaire, qui, au fond, furent des faiblesses de jugement. Il est beau d’appartenir à un pareil peuple, qui sait où il va, avec son esprit critique pour guide. Cette leçon, que j’ai voulu rappeler pour vous, d’une captivité en son premier jour, premier jour aussi, de la captivité de la France, ce fut : le peuple français refuse la servitude ; il restera le maître de son destin.